

**Bernard Obadia**

NUITS

Théâtre

## 1

*Noir sur la scène.*

*Musique.*

*Elle conserve une certaine intensité puis s'efface sur une voix, celle du Père qui lit des morceaux de son Journal.*

Voix du Père :

Mon corps est lourd. La même idée est renvoyée de part et d'autre.

L'eau est restée plusieurs jours dans ce verre et de fines bulles se sont formées au fond et sur les parois. La gorgée que j'absorbe prend le goût de la cigarette, mêlée au café que je viens de boire. Même dans la bouche, des restes...

Aujourd'hui, je suis incapable de poursuivre une idée, une lecture.

J'incline la tête, tourne mon visage vers cette vitre teintée et fais semblant de ne pas me voir, mais rencontre inévitablement mon image. Encore.

Je m'estime de moins en moins trompé sur ce que j'aperçois.

De la souris, ce qui me répugne le plus c'est la queue, car c'est elle que j'entrevois en dernier, quand elle se dérobe derrière un meuble. A la fin, je parviens à transformer le moindre fils gris un peu épais, en souris déposée.

Une obsession.

Chaque matin, je prends deux "bonnes" tases de café et ne parviens pas à finir la seconde. Ce qui reste au fond de la tasse c'est un peu du temps arrêté.

Il faudrait retourner la peau, changer de place les organes, concasser le cerveau pour le rendre à l'état liquide. En fait, transformer tout le corps en eau pour le déverser là d'où il est sorti.

Chaque année m'apparaît décisive et en même temps, tenir de l'impossible. Dure, dure et brillante la coquille. (*un temps*) Parfois, je me demande si l'acte de dormir ne tient pas à une contrainte qui dépasse les limites même du possible. (écrit après avoir lutté toute la journée pour tenir debout)

*La lumière s'ouvre sur la chambre de Mathias au moment même où il rentre la nuit. Il ferme la porte délicatement et commence à se déshabiller. Quelques minutes après, le père entre.*

MATHIAS — Que fais-tu ?

LE PERE — C'est maintenant que tu rentres !

MATHIAS — Tu pourrais frapper avant d'entrer !

LE PERE— Je ne crains pas la nudité... Passe quelque chose.

MATHIAS — Merci...

LE PERE— Tu rentres si tard..., je n'ai pas fermé l'œil... J'ai peur des vieux démons, la nuit.

MATHIAS — Encore...

LE PERE— Je m'inquiète Mathias..., je n'aime pas savoir que tu traînes la nuit dans cette ville. *Temps*. Tu ne veux pas comprendre...

MATHIAS — Il faudrait que tu ailles dormir maintenant.

LE PERE — Je n'ai pas sommeil..., je n'arrive plus à trouver le sommeil la nuit... Il me faut attendre le matin pour me reposer.

MATHIAS — Je t'ai pourtant donné des cachets contre l'insomnie.

LE PERE— Je ne veux pas prendre ça. Jamais je n'ai compté sur la médecine...

MATHIAS — Tu ne vas pas tenir longtemps... Avec cette obstination à refuser tout médicament.

LE PERE— Je n'ai pas l'habitude de me droguer.

MATHIAS — Ce sont des comprimés sécables en quatre quarts. Les cinq premiers jours tu prends un comprimé entier, puis durant cinq jours encore trois quarts, après deux quarts, un quart, toujours sur des périodes de cinq jours. A la fin du traitement, tu retrouveras un sommeil réparateur et en plus, il n'y a aucune accoutumance.

LE PERE— Docteur-docteur...

MATHIAS — Je ne plaisante pas en ce moment. *Temps* Si tu partais quelques jours à Sainte Maxime...? Cet appartement est fermé tout l'hiver... Au mois de septembre les journées sont encore belles dans le Sud.

LE PERE— Cette ville est triste en hiver.

MATHIAS — Ce n'est pas encore l'hiver... Et tu reverrais les Beaulieu.

LE PERE— Ils ont quitté Sainte Maxime, j'ai reçu une lettre en début de semaine. Ils sont au Maroc, chez leur fille...

MATHIAS — Bon..., tu pourrais t'occuper des travaux que nous négligeons. Tu le dis toi même.

LE PERE— Non, je ne ferai plus rien dans cette maison, cela n'en vaut pas la peine.

MATHIAS — Pourquoi ?

LE PERE— Je sais ce que je dis.

*Temps*

MATHIAS — Je ne te comprends pas ?

LE PERE— N'en parlons plus . *silence* Je voudrais te poser une question... Avec qui étais-tu ce soir ?

MATHIAS — J'ai passé la soirée avec des amis de l'hôpital..., nous nous sommes un peu attardés...

LE PERE— Tu as beaucoup bu, je le sens d'ici.

MATHIAS — Peut-être...

LE PERE— Tu es incapable de savoir si tu as bu ?

MATHIAS — Je t'en prie...

LE PERE — Mathias, tu passes ta thèse dans deux mois et tu multiplies tes sorties. Je ne te vois plus ici le soir. Depuis combien de jours n'avons nous pas soupé ensemble ?

MATHIAS — Ma thèse est bouclée depuis le mois de mars..., on est en train de me la dactylographier. Tu t'inquiètes inutilement..., c'est une formalité, tu le sais bien, la plupart des thèses de Médecine ne sont même pas lues.

LE PERE— Tu te disperses..., tu sors de plus en plus, alors que tu travailles toute la journée à l'hôpital. Comment résister à un tel rythme ?

MATHIAS — Je ne pense pas ça. Je finirai ce C.E.S. cette année, j'en suis sûr.

LE PERE— Non, non, tu es trop nonchalant.

*Temps*

MATHIAS — Est-ce vraiment le moment de reparler de tout ça ?

LE PERE— Je ne peux plus attendre...

MATHIAS — Attendre quoi ?

LE PERE— ...attendre ... attendre ...

MATHIAS — Qu'est-ce qui se passe ?

*silence*

LE PERE — Tu étais avec Sylvia ? *Temps*. Réponds-moi !

MATHIAS — J'ai besoin de dormir, demain je commence tôt à l'hôpital.

LE PERE— Mathias, dis-le-moi, tu comptes vivre avec cette femme ?

MATHIAS — Je ne sais pas..., et puis est-ce bien le moment de parler de Sylvia ? J'ai sommeil, j'ai envie de me retrouver dans mon lit et de dormir.

LE PERE— Je te gênes ?

MATHIAS — Laissons cette question.

LE PERE— Réponds-moi au moins, je t'en prie. Vous allez vivre ensemble ?

MATHIAS — Je ne vis pas avec Sylvia, je vis ici , dans cette maison...

LE PERE— Ne joue pas Mathias ! Cette femme a près de quarante ans..., plus de dix ans entre vous...

MATHIAS — Assez...

LE PERE— Non.

MATHIAS — J'ai sommeil, je veux dormir.

LE PERE— Je ne permettrai pas. Tu m'entends Mathias ? Je m'opposerai à tout ce que tu pourras entreprendre avec elle.

MATHIAS — Laisse-moi maintenant !

LE PERE— Mathias ! , ne me parle pas comme ça !

MATHIAS — Je suis fatigué. Entendu... Mais laisse-moi maintenant...

*Temps.*

LE PERE— Tout ça était prévisible.

MATHIAS — Quoi ?

LE PERE— Tout ça était prévisible...

MATHIAS — Non, rien n'est prévisible.

*NOIR*

2

*Mathias est au téléphone, le matin.*

MATHIAS— ... non, je ne pourrai venir ce matin. J'ai de la fièvre...Oui...Oui c'est ça, prévenez le professeur Mansour....., oui...heu..., je ne sais pas encore combien de temps ça va durer ?..., oui merci. (*il souffle en raccrochant et compose un autre numéro .*) Sylvia !, je te

réveille ?... Mon père a eu un malaise , je suis obligé de rester auprès de lui..., non j'ai prévenu l'hôpital..., oui... Non, je préfère le soigner ici..., non... Sylvia , tu ne vas pas me dire ce que je dois faire.... Non, ne viens pas, il vaut mieux... Je te rappellerai. ..., Cette nuit ? oui...Non, je t'en prie ne viens pas !

*(Il raccroche et compose un autre numéro. NOIR)*

3

*Le lendemain.*

*Mathias est habillé comme la veille et Sylvia a gardé son manteau.*

MATHIAS — Tu m'embarrasses.

SYLVIA — J'ai tenu un jour. Mais ce matin..., en me levant..., j'ai pensé que tu aurais besoin de moi..., que tu n'osais rien me demander.

MATHIAS — Je t'avais priée de ne pas venir. Tu aurais pu téléphoner avant...

SYLVIA — Ça ne répond pas.

MATHIAS — J'ai retiré la prise...

*Temps.*

SYLVIA — Comment ça va depuis hier ?

MATHIAS — C'est stationnaire.

SYLVIA — C'est à dire ? *Temps.* Que vas-tu faire ?

MATHIAS — Attendre encore un peu... Je ne sais pas...

SYLVIA — Tu as pris des renseignements, tu as contacté des amis de l'hôpital? *Temps.* Mathias réponds-moi, tu te sens capable de le soigner ?

MATHIAS — Toutes ces questions... Il n'y a rien à faire, il faut attendre, je le sais. Il est très faible...

SYLVIA — Qu'est-ce qui s'est passé ?

MATHIAS — Un malaise, il est tombé devant moi, là, alors que nous discutons. Hier soir, peu après mon retour...

SYLVIA — Il est tombé... Mais de quoi parliez-vous ?

MATHIAS — Je ne sais plus..., et puis ce n'est pas important !

SYLVIA — Il s'est blessé en tombant ?

MATHIAS — Non..., heu Oui ! Je ne sais pas vraiment.

SYLVIA — Tu es incapable de le savoir ? *Temps.* Et sa tension ?

MATHIAS — Elle est remontée à 16..., pour son âge c'est normal... Mais hier soir j'ai eu très peur...

*silence.*

SYLVIA — Je voudrais le voir.

MATHIAS — Non, surtout pas.

SYLVIA — Je ne vais pas le déranger.

MATHIAS — Non, mais..., je ne veux pas... Il n'aimait pas qu'on le voit dormir. Il n'a jamais supporté...

*Temps.*

SYLVIA — N'en parle pas au passé.

MATHIAS — Quoi ? Qu'est-ce-tu dis ?

SYLVIA — Tu en as parlé au passé, là, à l'instant..., à l'imparfait de l'indicatif exactement.

MATHIAS — ... Je ne sais pas... Il n'était pas bien ces derniers jours.

SYLVIA — Tu m'as toujours dit qu'il souffrait d'insomnies, qu'il refusait tout médicament... Tu n'as pas envisagé de le montrer à un autre médecin ?

MATHIAS — Pour des insomnies...

SYLVIA — Et ce malaise... Il souffrait du cœur ?

MATHIAS — Pas que je sache... Il n'a jamais voulu se faire ausculter. Il fait partie de cette génération d'hommes qui refusent toute idée de consulter un docteur. *Temps.* Et lui qui qui s'est évertué à faire de moi un médecin...

SYLVIA — Même pas pour en avoir un sous la main.

MATHIAS — Non, même pas.

*Temps.*

SYLVIA — Mathias, tu es imprudent de le garder ici, il faudrait profiter de cette occasion pour le transporter à l'hôpital afin qu'il subisse tous les examens possibles.

MATHIAS — Non ! Je ne peux pas lui faire ça. S'il se réveille à l'hôpital il ne le supportera pas. Je le soignerai ici...

SYLVIA — Tu as des réactions d'un autre âge.

MATHIAS — Sylvia, tu es venue ici pour me donner des leçons ?

*Temps.*

SYLVIA — Face à cet accident, ta façon de réagir me surprend.

MATHIAS — Je le connais.

SYLVIA — Mais tu es coincé ici. Combien de temps ça va durer ?

MATHIAS — Quelques jours seulement, du moins je l'espère. *Temps.* J'ai prévenu l'hôpital...

SYLVIA — Ils sont au courant ?

MATHIAS — Non, j'ai prétexté un refroidissement. Et puis, cesse avec tes questions !

*Temps.*

SYLVIA — Tu veux que je remplace un peu, tu as besoin de sortir ?...

MATHIAS — Non, je ne le quitte pas.

SYLVIA — Que puis je faire ?

MATHIAS — Rien, vraiment...

*Temps.*

SYLVIA — Tu es étrange. Il semble que je te gêne...

MATHIAS — Non... C'est pas ça... Peut-être que... Je préférerais...

SYLVIA — Je te gêne, Mathias... ?

MATHIAS — Reste un peu si tu en as envie... Heu... Non, enfin... Je ne sais pas....

*silence*

SYLVIA — Tu n'as besoin de rien, tu es sûr ?...

MATHIAS — Non, merci... Le frigo est plein. Je crois que je vais dormir un peu... Peux-tu me laisser maintenant, je suis si fatigué... ?

*Elle sort.*

*Aussitôt, Mathias rapporte de la chambre une malle et sort de nombreux cahiers d'écoliers qu'il étale autour de lui. Il les ouvre dans le désordre et tourne des pages au hasard.*

MATHIAS — Il a accumulé des milliers de pages et je n'en savais rien... Ce cahier date d'avant ma naissance. (*un temps*) Il n'écrivait pas tous les jours... Manquent des jours... Quand trouvait-il le temps d'écrire tout ça ? Je l'ai toujours vu dans son armurerie et le soir il s'effondrait, épuisé... Il devait écrire la nuit... Ou quand il nous envoyait à Sainte Maxime. (*en tournant des pages*) Mais non, mais non..., il y a beaucoup de pages d'hiver... *Temps.* Et des textes écrits en pleine saison de chasse... Il ne lisait pas... Maman en

était désolée..., des notices techniques..., c'est tout. *Temps*. 16 juillet 1958, 17 juillet, 18, 19... Là , il écrivait tous les jours... Le mois qui précéda et suivit ma naissance , il écrivait chaque jour. Ah ! parfois même, il reprenait son cahier dans la journée. Oui, c'est ça, le soir... Il devait écrire quand nous dormions... *Temps. Il lit*. "18 juillet, 1958, Marthe dort avec le petit. Il ne cesse de dormir tout le jour. C'est pire que si nous lui avions donné quelque produit pour l'assommer. Pourtant, il sait se réveiller quand la faim l'appelle. Ses cris inondent la maison, dépassent les murs de sa chambre — il a faim et cela me terrifie quand il appelle de la sorte. Il me semble chaque fois qu'il ne pourra jamais s'arrêter de hurler. C'est ça un enfant ?" *Silence*. Des pages, et des pages... Il me faudrait plusieurs semaines pour lire tous ces cahiers... il y en a plus de 21..., 24, 25, 26, et ce classeur de feuilles jaunies...*Temps*. Maman, connaissait-elle l'existence de ce Journal ?

MATHIAS — Oui ! J'en suis sûr, mais elle devait feindre d'ignorer ces cahiers... La peur de lire des choses sur elle, peut-être... *Temps*.

Elle se tenait à distance... C'était sa manière de s'en sortir... *Temps*.

Le volume de ces pages tenues ensemble est considérable... Quel monde... J'ai tout mis en désordre... Lui qui aimait que les choses soient toujours à leur place. Une obsession ! (*il recommence à lire*)

"Le cahier inachevé.

C'est de ne pas avoir retrouvé le précédent qui me pousse à ouvrir celui-ci — plus lourd, plus large, plus compact aussi, comme un objet en bois que j'ai réservé pour "les temps de la reprise Ce nouveau cahier pour me soumettre à une nouvelle idéalité...

J'écris , ce matin, un peu perdu , ne sachant pas très bien où vont me conduire ces lignes." *Temps*.

Tiens, quatre jours séparent cette phrase des précédentes. (*il reprend la lecture*)

"Ai déjeuné avec Anna. Même rite. Mêmes plaintes." *Temps*.

Qui est cette Anna ? Une compagne de passage ? Une amante délaissée ? Une qui brûlait d'amour. ? Je dis n'importe quoi....

Il recopiait même des définitions. (*il lit*)

"IMPERITIE — manque d'aptitude, d'habileté notamment dans l'exercice de sa profession. V. Ignorance, incapacité."

"COMMINUTIF — (adj 1839, lat, *comminere* , "briser") — qui produit de petits fragments."

Ces textes sont étranges., un mot parfois, une note. Des morceaux suspendus. *Temps*. Qu'est-ce que tu faisais pendant toutes ces années. A la dérobee... Tu nous a caché tout ça... (*il tourne des pages et saisit des fragments au passage.*)

"Bégaiement de l'esprit. Le corps en état de dénonciation malade.

Dés qu'il est atteint, il semble porter en lui les éléments de son démembrement. Et, dans cette constatation, je me prends à le nier, à liquider son existence.

Quelle facilité partagée.

Forces. Il me faut m'entourer de tous les dangers possibles pour me rendre là où je dois advenir. Et je vends des armes...  
Pour continuer ce qui a été engagé...

Livres de compte, papiers, factures sont étalés sur cette table de travail dans un désordre irréductible Mathias est au séjour, devant la télévision pendant que j'écris ces lignes. Je l'entends d'ici parler avec sa mère. Je suis calme, quoiqu'un peu fébrile. D'ailleurs, je ne puis écrire que dans ces moments de retrait, ces moments où le langage me permet de réunir en moi ses forces.

De la faiblesse, je ne puis rien rapporter de très précis.”

*(il s'interrompt, comme épuisé par ce qu'il découvre.)*

Je ne comprends plus rien. Il est là à côté..., le regard en dedans et je me retrouve dans ses papiers intimes... S'il pouvait me regarder...  
Que vais-je faire ? *Temps.* J'ai toujours eu le sentiment qu'il n'était jamais avec nous... Livré à cette obsession, reconduite de jour en jour pour noter..., rapporter...  
*Temps.* J'ai très sommeil, je ne peux plus tenir. Je n'arrête plus de dormir depuis que je suis enfermé ici.

*Mathias s'étend près des cahiers étalés et s'endort.*  
*Et du fond de la scène, nous parvient la voix du père indistincte et liquide puis claire et grave ; le père qui lit des extraits de son Journal.*

#### VOIX DU PERE

“J'évalue la distance qui me sépare du familialisme comme irréversible. Nous sommes entrés dans une architecture plus nette, aux arêtes plus visibles . Et j'ai pris le parti de ne pas les contourner. A présent, me rendre chez Francis m'est devenu pénible, tant je reconnais là tout ce contingent de rapports impensés que j'ai accueillis autrefois. Francis a sauté d'un milieu pathogène à un autre. Sans pause. Aujourd'hui, quand je suis chez lui, je reconnais les affects qui m'ont tant fait souffrir autrefois. Alors, je fais un pas pour tenir hors du cercle.

Attente. Désordre. Notes. Toujours la même histoire qui se répète.

Je passe ce dernier matin de l'année à exhumer des notes, de vieilles traces parcellaires, des morceaux impossibles à tenir qui signalent mon désordre majeur. Pourtant , je parviens à tirer de ces dossiers des restes qui tiennent le coup et m'encouragent à poursuivre. (et cela même si de sottises naïvetés voisinent avec des textes motivés)

#### DEPUIS COMBIEN D'ANNEES J'ECRIS LA MEME CHOSE ?

Il faudrait retourner la peau, changer de place les organes, concasser le cerveau pour le rendre à l'état liquide. En fait, transformer tout le corps en eau pour le déverser là d'où il est sorti .

Nuit noire. Assomption. Morale de l'instant. Aujourd'hui encore il va falloir négocier avec l'angoisse, se soumettre à des délibérations inavouées et prêter serment "de ne jamais recommencer". Comme la Loi est commode.

Parfois, il me semble que je pourrais de nouveau apparaître, m'agiter, créer mais aussitôt je verse dans l'indifférence.

Il y a dans le doute, l'annonciation forcenée d'un désir chaque fois relancé.

C'est probablement ça la beauté — regarder sans être sûr de voir et disputer ce regard aux autres pour rendre instable toute idée de représentation.

Certains artistes ont accroché sur nos murs des peintures qui s'enfoncent dans nos yeux de telle sorte qu'elles traversent notre sexe, nos lois.

Si jamais, un jour, j'apprends à regarder un tableau, j'écrirai à Mathias ce que j'ai vu... Je lui laisserai au moins ça.

Annonciation du vide. Comment annule-t-on une vie entière ? Oui, comment ?

*NOIR*

4

*La sonnette du téléphone casse le silence. On entend en "off", la voix de Sylvia.*

MATHIAS — Oui !

SYLVIA — Tu ne m'as pas appelée, j'ai attendu ton coup de fil. Il n'est rien arrivé ? Tu as une drôle de voix...

MATHIAS — Non, je me suis endormi.

SYLVIA — Alors, comment va-t-il ?

MATHIAS — C'est au point mort. Il ne réagit toujours pas.

SYLVIA — C'est-à-dire ?

MATHIAS — Il est plongé dans un sommeil profond..., son pouls est normal..., il est apparemment très calme...

SYLVIA — Il ne s'alimente pas.

MATHIAS — J'ai installé une perfusion..., un bricolage rapide..., je l'alimente comme ça..., mais ça ne fait que 36 heures...

SYLVIA — Que comptes-tu faire ?

MATHIAS — Je vais attendre...

SYLVIA — C'est imprudent Mathias...

MATHIAS — Je sais ce que je fais.

SYLVIA — Je me le demande ?

MATHIAS — Tu t'inquiètes plus que moi.

SYLVIA — Je n'ai aucune habitude de ces choses là.

MATHIAS — Nous avons rencontré le même cas dans le service. Je sais que je dois attendre...

SYLVIA — Et alors, qu'avez vous fait ?

MATHIAS — Nous avons attendu..., et le patient est sorti de sa nuit...

*Temps.*

SYLVIA — Ta façon de réagir me

MATHIAS — Sylvia..., je sais ce que je fais.

SYLVIA — Tu ne sais dire que ça.

MATHIAS — Je vais retourner auprès de lui, je suis obligé de te laisser.

SYLVIA — Vas-y, je te rappelle dans un quart d'heure.

MATHIAS — Non..., je n'aurais pas le temps de parler...

*Temps.*

SYLVIA — Tu n'as besoin de rien..., tu ne veux pas que je t'apporte un plat tout préparé, le traiteur en bas de chez moi, est encore ouvert ?...

MATHIAS — Non, vraiment, je te remercie, le frigo est plein, tu sais comment il l'était..., et je n'ai mangé que des fruits aujourd'hui

SYLVIA — Je ne peux pas venir un moment ?...

MATHIAS — Je t'en prie..., facilite moi les choses... Je me trouve démuné dans cette situation et en même temps , j'éprouve le besoin de rester seul avec lui...

SYLVIA — Je comprends... Je peux t'appeler demain ?

MATHIAS — Oui..., si tu veux...

*Silence.*

SYLVIA — Mathias, tu n'as rien ? J'ai le sentiment que tu me caches quelques chose...

MATHIAS — Non, c'est pas ça..., non... Mais, j'aimerais rester seul quelques jours.

SYLVIA — C'est ça ?

MATHIAS — Oui... Je n'osais pas te le dire. Mais je suis très ébranlé par ce qui est arrivé, et j'ai besoin de réfléchir un peu..., de penser à tout ce que je peux entreprendre pour le sortir de cette longue nuit. *Temps.* J'ai..., j'ai retrouvé dans ses papiers des textes qui m'ont bouleversé... Je ne savais pas que mon père tenait un Journal.

SYLVIA — Et tu l'as lu ?

MATHIAS — Quelques passages... Il ne me l'aurait jamais permis... J'ai ouvert quelques cahiers... Des textes étranges..., tout un monde... *Temps.* Je te laisse Sylvia..., essaie de me comprendre... Tu sais que je t'aime...

SYLVIA — Appelle-moi quand tu le voudras. Je t'embrasse. *Temps.* Mathias...

*Silence.NOIR*

5

*La librairie de livres anciens et d'occasion de Sylvia. Philippe, le frère de Mathias, se tient face à elle.*

SYLVIA — Je ne sais plus quoi faire ?

PHILIPPE — Depuis quand il ne répondent plus ?

SYLVIA — Cela va faire 48 heures. Je me suis rendue à l'appartement de votre père, j'ai appelé, sonné, et j'ai même rencontré un voisin qui a été incapable de me fournir le moindre renseignement...

PHILIPPE — Peut-être se ils sont allés à Sainte-Maxime ? Nous avons une maison là-bas.

SYLVIA — Mathias ne serait pas parti sans me prévenir. Votre père a été victime d'un malaise mardi dernier et Mathias a pris quelques jours pour rester avec lui.

PHILIPPE — A la maison ? Je l'ai appelé jeudi soir et il ne m'a rien dit... Mon père dormait, je n'ai pu lui parler...

SYLVIA — Je ne sais pas quoi faire ? Je crois qu'il faudrait forcer la porte.

PHILIPPE — J'ai une clé de l'appartement. Dès que vous m'avez appelé, je me suis rendu à la rue Ferrière.

SYLVIA — Alors ?

*Temps.*

PHILIPPE — Il y a un désordre indescriptible dans l'appartement. Je ne l'ai jamais vu comme ça. C'était impressionnant. Les lits étaient faits, les armoires étaient pleines de linges, mais on avait le sentiment que ce lieu, habituellement si rangé, avait subi une déflagration.

SYLVIA — Que se passe-t-il ?... Je ne comprends pas... Vous n'avez pas idée chez qui ils auraient pu se rendre...

PHILIPPE — A Sainte Maxime, peut-être... ?

SYLVIA — Mathias m'aurait prévenu...

PHILIPPE — Attendez, je vais appeler d'ici.

*(Il compose le numéro et attend sous le regard de Sylvia.)*

SYLVIA — Ca ne répond pas ? *(il émet un signe négatif de la tête.)* Quoi faire, je ne sais plus ?

PHILIPPE — Avez-vous le numéro de son Service à l'hôpital ?

SYLVIA — Je ne voulais pas vous le dire tout à l'heure..., j'ai appelé ce matin, juste avant de vous demander de passer à la librairie... Ils n'ont pas de nouvelles depuis le coup de fil de mardi, dans lequel Mathias prétextait un refroidissement... J'ai pensé un instant qu'il aurait conduit votre père à l'hôpital, comme je lui avais suggéré... La personne qui m'a répondu semblait agacée

PHILIPPE — Je ne comprends pas.

SYLVIA — Peut-être, sont-ils partis en voyage ?

PHILIPPE — Non... Non.

SYLVIA — Qu'allez-vous faire ? Peut-être sont-ils allés chez des amis ou de la famille.

PHILIPPE — Nous n'avons plus personne, mon père s'est fâché avec tout le monde. Et ses amis, s'il en a encore, je ne les connais pas ?

SYLVIA — Vous songez à prévenir la Police ?

PHILIPPE — Il n'en est pas question !

SYLVIA — Ou alors vous rendre à Sainte Maxime...

PHILIPPE — Je ne sais pas encore... Je ne me vois pas descendre dans le Sud en ce moment... Quel enfantillage.... Avant toute décision... Je vais faire en sorte de me libérer quelques jours... J'ai pris pas mal de rendez-vous et il faut que je parvienne à les déplacer. Effectivement, il faudrait que j'aille à Sainte Maxime...

SYLVIA — Pourrais-je vous accompagner ? Je vous en prie... Je suis très inquiète...  
*Silence.*

PHILIPPE — Il y a longtemps que vous connaissez Mathias ?

SYLVIA — Bientôt un an.

PHILIPPE — Je pensais qu'il vivait encore seul... *Temps.* Vous savez..., nous sommes peut-être là à nous inquiéter alors qu'ils sont quelque part, tranquilles...

SYLVIA — Je n'en crois rien ! Mathias ne serait pas parti sans me prévenir, même s'il tenait à rester seul avec votre père... Nous parlions, quelques jours avant, de partager le même appartement, mais je me montrai réticente... Dix ans nous séparent...

PHILIPPE — Ca ne se voit pas. (*un temps*) Je vais attendre un jour ou deux, régler mes affaires, puis je vous téléphone ici...

*Temps.*

SYLVIA — Vous n'avez pas l'intention de prévenir la police.

PHILIPPE — Non ! Je ne veux pas en entendre parler !

SYLVIA — Vous avez peur ?

PHILIPPE — Ne dites pas ça ! (*silence*) On peut tout imaginer et monter mille scénarios devant une disparition et s'apercevoir quand les gens réapparaissent qu'on s'est perdu dans une histoire impossible. (*un temps et d'une voix soudainement grave*) J'irai à Sainte Maxime... , mais je crois que nous ne les reverrons plus.

SYLVIA — Que dites vous là ?

PHILIPPE — Nous n'aurons plus aucune nouvelle.

SYLVIA — Non...

*Silence. NOIR*



*Quand la lumière revient, ils sont devant la maison de Sainte-Maxime et regardent autour sans voir. Deux corps immobiles et absents.*

*Du plus loin de la scène, nous parvient lentement, la voix cassée de Sylvia.*

Voix de Sylvia.

La maison de Sainte Maxime est déserte. Elle ressemble à ces maisons coloniales de la fin du siècle dernier mais avec le panache en moins. Nous sommes restés dans l'entrée un long moment sans pouvoir prononcer un mot. Nous n'avons même pris la peine de regarder dans chaque pièce. Cette maison est déserte et bien des signes nous montrent qu'elle est restée inhabitée de longs mois.

Un moment, j'ai cru que Philippe me lançait un regard accusateur... Et là, brutalement, je me suis aperçue qu'il ressemblait terriblement à Mathias. Peut-être sont-ils frères jumeaux et je ne le sais pas.

Je me prends à monter une petite scène dans laquelle la coupable est là, au milieu de cette pénombre..., dans cette odeur chaude de tapis poussiéreux.

Nous avons passé une nuit dans cette maison : moi au premier étage, dans le lit de Mathias et Philippe, au rez-de-chaussée, dans le lit familial. Il m'a semblé l'entendre marcher dans cette chambre jusqu'au moment où j'ai trouvé le sommeil.

Nous sommes repartis le matin même.

*Quand la voix s'éteint, les corps se détendent, Philippe tourne son regard vers Sylvia sans que le corps suive ce mouvement.)*

NOIR

## 7

*La librairie de Sylvia. Quelques mois plus tard. Elle recouvre méthodiquement des livres anciens avec du papier cristal. Son corps est raide devant la table, il semble même exagérément tendu. Philippe entre.*

SYLVIA— Philippe, vous ?

PHILIPPE — Oui...

SYLVIA — Vous m'avez fait peur. J'ai cru... *Temps.* Vous, ici, après tous ces mois...

PHILIPPE— Oui. *Silence.* Vous ne

SYLVIA— Excusez-moi. Je suis très surprise de voir ici. Quand vous êtes rentré, j'ai... *Temps.* Comme vous avez changé...

PHILIPPE — Je bois trop, je le sais...

SYLVIA— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

PHILIPPE — C'est moi qui en parle. *Temps.* Vous avez vu, Je commence à avoir des cheveux blancs...

SYLVIA — Je ne sais pas. Si je m'attendais...

PHILIPPE — J'ai bien pensé vous téléphoner, mais j'ai renoncé à cette idée... Je suis heureux de vous revoir, Sylvia

*Elle allait parler mais se bloque. Elle l'observe, détaille son corps puis reprend très lentement.*

SYLVIA— Vous avez des nouvelles ?

PHILIPPE — Vous attendez encore des nouvelles...? Je n'en ai aucune. Et je n'attends plus rien..., c'est mieux ainsi...

SYLVIA— Vous aviez raison... Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit, la première fois que vous êtes venu, ici...

*Temps.*

PHILIPPE — Oui... Est-ce que je croyais vraiment à ce que je disais ?... Effectivement..., nous ne les avons plus revus...

SYLVIA— Vous dites ça encore...

PHILIPPE — Je ne me pose même plus de questions, je me suis habitué à leur absence.

SYLVIA— Peut-on s'habituer à la disparition d'un père, d'un frère ?

PHILIPPE — Oui. Et n'en doutez pas un instant...

*Temps.*

SYLVIA— Sept mois...

PHILIPPE— Vous avez dit sept mois... ? Sept mois déjà... ? Je ne les ai pas vu passer...

SYLVIA — J'ai cessé de compter les jours, mais ce temps je l'ai vu s'étirer. Peut-être que *Temps.* Votre calme est effrayant...

PHILIPPE — Comment vous dire... Je me suis habitué à leur absence. Comme ça..., sans décision... C'est probablement un arrangement... Je ne sais pas ? Enfin... Et vous ?

*Temps.*

SYLVIA— Tout m'a semblé immobile, depuis. Rien ne s'est produit... Pas même un geste...

*Temps.*

PHILIPPE — J'ai eu souvent envie de vous appeler, mais je n'osais pas... Je quittais la France, aussi... Je suis revenu, reparti...

SYLVIA— Je ne vous demande rien.

PHILIPPE — Je sens un air de reproche dans votre voix.

SYLVIA— Pourquoi ? Absolument pas !

*Temps.*

PHILIPPE — On ne sait pas ce qui est arrivé, Sylvia... Il n'est rien arrivé justement...

SYLVIA— Je vous en prie, Philippe ! Vous dites ça... Une partie de l'arrangement... Même pas, j'en suis sûre.

PHILIPPE — Laissons ...

SYLVIA— Si c'était si simple...

*Temps.*

PHILIPPE — Que devenez-vous ?

SYLVIA — Drôle de verbe... Désormais, il bruit d'une façon étrange quand je l'entends prononcé. *Temps.* Rien de très nouveau... Toujours entre mes achats, mes recherches de livres rares et cet espace où je me sens chez moi.

PHILIPPE — J'aime cette odeur de vieux livres.

SYLVIA — Oui... Une fois je me suis demandée si je n'avais pas choisi ce travail pour l'odeur des livres.

*(il s'interrompt, se rapproche d'elle et la scrute)*

PHILIPPE — Vous avez changé vous aussi.

SYLVIA — Oui j'ai changé..., comment ne pas se trouver déplacé après ce qui est arrivé ? Pardonnez-moi, mais j'aurais préféré le savoir mort plutôt que de rester comme ça, sans aucune nouvelle.

PHILIPPE — Je comprends... J'ai eu la même réaction, en particulier le jour où j'ai déclaré leur disparition à la police. Je me trouvais devant un agent qui enregistrait ma déposition avec calme et détachement. Une machine au même titre que son imprimante.

*Temps.*

SYLVIA — Vous vous êtes résolu à déclarer leur disparition.

PHILIPPE — Il le fallait bien... Pour les papiers, l'appartement..., Sainte-Maxime...

SYLVIA — Chaque fois que je prononçais le mot "POLICE", vous...

PHILIPPE — Laissez ça.

SYLVIA — Pourquoi ? Vous voyez, vous réagissez encore.

PHILIPPE — J'avais honte. *Temps.* Ne parlons pas de ça, je vous en prie. *Temps.* Que faites-vous ce soir ?

SYLVIA — Comment ?

PHILIPPE — Oui, qu'est-ce que vous faites, ? Est-ce que je peux vous inviter à dîner ?

SYLVIA — Ce soir... ?

PHILIPPE — Oui.

SYLVIA — Heu... Non, ce n'est pas possible...

PHILIPPE — Demain alors ?

SYLVIA— Non.

*Temps.*

PHILIPPE— Vous êtes très occupée.

SYLVIA— Non... Philippe, je ne suis pas encore sortie de cette histoire... Je l'ai cru un moment, mais la nuit je fais des rêves pénibles qui me bouleversent jusqu'au matin...

PHILIPPE — De quoi rêvez-vous ?

SYLVIA— Je n'ai pas envie d'en parler.

PHILIPPE — De Mathias ?

SYLVIA— Même pas. Non.

PHILIPPE — Mais alors ?

SYLVIA— Des rêves lourds..., impossibles à restituer... Je n'ai pas envie d'en parler, comme ça...

PHILIPPE — Pardonnez moi.

*Silence.*

SYLVIA— Depuis que vous êtes entré, je ne supporte pas votre façon de vous comporter. Vous parlez avec détachement comme si nous nous étions connus dans cette librairie... Comme ça... Un client... Comme s'il n'était rien arrivé...

PHILIPPE — Il n'est rien arrivé.

SYLVIA— Cessez de dire ça. Lachez-moi !

PHILIPPE — Je voulais juste vous caresser. Vous tremblez...

SYLVIA— Sortez, je vous en prie.

PHILIPPE — Je ne quitterai pas la librairie tant que vous tremblerez comme ça.

SYLVIA— Non, ça va aller...

*(Soudain, elle perd connaissance.)*

PHILIPPE— Sylvia ! Sylvia qu'est-ce qui vous arrive ? Sylvia. *(il s'affaire autour d'elle, l'entoure, lui passe une main sur la nuque, la relève. )* Sylvia..., Sylvia... Reprenez vous... Sylvia... Sylvia. *(Elle reprend connaissance, lentement)*

SYLVIA— Que m'est-il arrivé ?

PHILIPPE — Vous avez eu un malaise.

SYLVIA— Un malaise..., là..., maintenant... ?

PHILIPPE — Oui.

SYLVIA— Je me suis aperçue de rien.

PHILIPPE — Pourtant vous êtes tombée. J'ai eu très peur...

*Temps.*

SYLVIA— Pourquoi êtes-vous revenu ?

PHILIPPE — J'ai eu envie de vous revoir.

SYLVIA— C'est très pénible..., vous ressemblez terriblement à Mathias.

PHILIPPE — Ne dites pas ça vous aussi ! J'ai entendu ça pendant toute ma jeunesse...

SYLVIA— Je ne voulais pas vous blesser... Quand vous êtes entré, j'ai cru le reconnaître...

PHILIPPE — Ne répétez plus ça !

SYLVIA— Pardonnez moi.

PHILIPPE — Laissez, laissez, n'en parlons plus ! *Temps.* Ils répétaient tous ça. C'était insupportable...

SYLVIA— J'ai compris.

PHILIPPE — Non, vous ne savez pas de quoi je parle...

SYLVIA— Oubliez cette maladresse.

*Temps.*

PHILIPPE — Il lui arrivait de vous parler de moi ?

SYLVIA— Que dites vous ?

PHILIPPE — Il vous parlait de moi, dites-moi ?

SYLVIA— Je ne sais pas.. Un fois ou deux, comme ça...

PHILIPPE — Qu'est-ce qu'il disait ?

SYLVIA— Comment ?

PHILIPPE — Dites moi !

*Temps.*

SYLVIA— Eh bien il me disait qu'il avait un frère..., un frère qu'il ne voyait pas souvent...

PHILIPPE — C'est Tout ?

SYLVIA— Oui.

PHILIPPE — Vous êtes sûre ?

SYLVIA — Philippe, Mathias n'aimait pas parler de sa famille... Il changeait de conversation dès que j'abordais cette question.

PHILIPPE — Mais que vouliez-vous savoir sur notre famille ?

SYLVIA— J'en parlais comme ça, sans idée précise... Un peu pour apprendre où il avait vécu... Avec qui... Vos questions me...

PHILIPPE — Laissez !

SYLVIA— Vous avancez et puis vous

PHILIPPE — N'en parlons plus. *Silence.* J'ai trouvé à l'appartement des papiers qui devraient vous intéresser.

SYLVIA — L'art de bifurquer, de détourner les situations embarrassantes...

PHILIPPE — Non !

SYLVIA — Oui !

*Temps.*

PHILIPPE — Vous ne voulez pas savoir ce que j'ai trouvé ?

SYLVIA— Vous allez me parler de vieux livres..., de la bibliothèque de votre Père... ou de manuscrits inconnus de Marcel Proust ?

PHILIPPE — Ne dites pas n'importe quoi.

SYLVIA— Alors ?

PHILIPPE — Non, j'ai trouvé sous le lit de mon père une malle remplie de cahiers..., où il tenait des comptes, où il rapportait des idées... Une drôle de chose...

SYLVIA— Un Journal ?

PHILIPPE — En quelque sorte, oui.

SYLVIA— J'ai peu connu votre père, mais je l'imagine mal tenir un Journal.

PHILIPPE — Moi non plus, pourtant...

SYLVIA — Une malle..., des cahiers...

PHILIPPE — Ca vous intéresse ?

SYLVIA— Je ne sais pas... Pourquoi vous m'en parlez, maintenant ?

*Temps.*

PHILIPPE — Vous êtes dans les livres anciens, non ?

SYLVIA— Quand l'avez-vous découverte ?

PHILIPPE — Il y a longtemps..., avant de partir... Quand je suis rentré d'Italie, j'ai voulu voir ce qu'il y avait dans cette malle.

SYLVIA— Que disent ces cahiers ?

PHILIPPE — Je ne sais pas. Je n'ai pas eu envie de les lire. Je les ai juste feuilletés... Je ne savais pas même qu'il écrivait. *Temps.* C'est énorme.

SYLVIA— Enorme ?

PHILIPPE— Oui, plus de vingt cahiers d'écolier, remplis d'une écriture fine et ronde. Une sorte d'écriture d'enfant... Je me suis aperçu en les feuilletant que je n'avais jamais remarqué l'écriture de mon père..., je n'en avais jamais eu l'occasion...

*Temps.*

SYLVIA— Ca vous gênerait de me les montrer ?

PHILIPPE — Oui, un peu... Ce sont des papiers de famille, des notes diverses qui appartiennent à l'histoire de notre nom... Il délirait parfois...

SYLVIA— Il ne vous est pas venu à l'idée qu'on pourrait découvrir, dans ces cahiers, une explication à ce qui s'est passé ? Peut-être a-t-il noté des choses qui pourraient nous aider à comprendre...

PHILIPPE — Non, vous rêvez un peu... J'ai parcouru le dernier cahier et il est arrêté à la date qui précède leur disparition... Après, plus rien.

SYLVIA— Eh bien justement, qu'écrivait votre père à cette date ?

PHILIPPE — Je ne sais pas.

SYLVIA— Permettez moi de les consulter... Au moins ce dernier cahier...

PHILIPPE — Non..., je ne peux pas...

SYLVIA— Et alors, pourquoi m'en parler ? *Temps.* Il y a des passages sur moi, c'est ça qui vous gêne ?

PHILIPPE — Exactement !

SYLVIA— Philippe, je savais très bien que votre père ne m'acceptait pas ! Comment aurais-je pu l'ignorer

PHILIPPE — Mathias vous avez mise au courant ?

SYLVIA— Je n'en avais pas besoin...

*Temps.*

PHILIPPE— Vous lui rendiez visite souvent ?

SYLVIA— Non, je l'ai rencontré une seule fois...je crois qu'il tenait à me connaître... Tout au moins, j'avais saisi l'insistance de Mathias à me faire dîner à la rue Ferrière. C'était une corvée à laquelle il aurait bien voulu échapper. *Temps.* Je me souviens... Sa manière de me détailler, de me regarder à la dérobée, pendant que Mathias nous parlait... Je n'ai eu aucun doute sur son hostilité.

PHILIPPE — Vous en avez parlé à Mathias ?

SYLVIA— Non. *Temps.* Pourquoi me posez-vous cette question ?

PHILIPPE — Je ne sais pas.

*Temps.*

SYLVIA— Alors... Vous acceptez de me montrer ces cahiers ?

PHILIPPE — C'est difficile...

SYLVIA— (*dans un souffle*) Philippe, j'aurais préféré ne pas vous revoir..., et surtout ne pas connaître l'existence de ce journal... Vous avancez, vous reculez...

PHILIPPE — Vous ne voulez pas comprendre... Ces cahiers appartiennent à mon père...

SYLVIA— Je sais bien, mais si je vous les réclame c'est pour espérer trouver une explication à ce qui s'est passé. Vous ne voulez pas savoir ?

PHILIPPE — Je ne sais pas. *Temps.* Il ne s'est rien passé. Tout était prévu...

SYLVIA— Ne dites pas n'importe quoi !

PHILIPPE — Absolument, réfléchissez un instant !

SYLVIA— Vous délirez...

PHILIPPE — Si ça pouvait être vrai ? Voyez-vous

SYLVIA— Je n'ai plus envie de continuer là-dessus !

PHILIPPE — Vous ne voulez pas entendre.

SYLVIA— Non ! Précisément ! Pas ça ! *Silence.* Il ne se serait rien passé... Je me suis demandée, quelquefois moi aussi, si je ne vivais pas un rêve...

PHILIPPE — Un rêve, dites vous. *Temps*. Comment négocier avec cette honte ?

SYLVIA— En l'absorbant ! c'est ce que vous semblez avoir réalisé.

PHILIPPE — Si c'était si simple... Cette histoire m'a contaminé. Je croyais m'en sortir par un acte de lâcheté — renoncement, oubli, ou quelque autre arrangement de circonstance. Mais je n'y suis pas parvenu... Non Sylvia... C'est un étrange sentiment qui m'entoure quand je pense à ce frère, à ce père qui s'étaient éloignés de moi bien avant tout ça... Je le sais... Ils avaient fait corps contre ma volonté de ne pas reprendre ce commerce des armes.

SYLVIA— Vous incriminez Mathias, mais il n'avait à rien à voir avec les décisions de votre père.

PHILIPPE — Il était complice ! Et puis qu'en savez vous ?

SYLVIA— C'est votre père qui souhaitait vous voir reprendre l'armurerie... Mathias m'en avait parlé au détour d'une conversation...

PHILIPPE— Qu'en savez-vous ? Trop simple, tout ça ! L'aîné destiné à reprendre l'affaire "familiale" (*il appuie ironiquement sur ce mot*) et le second, libre de choisir ou plus exactement, sans destination..., on n'avait pas prévu où il devait aller... (*un temps*) Ils avaient fait corps...

SYLVIA— Il m'a toujours semblé..., d'après ce que me disait Mathias..., que votre père n'avait pas vraiment admis le choix de ses études.

PHILIPPE— Foutaise ! Rigolade ! Il n'admettait rien. Il fallait que l'on passe par son ordre, par ce qu'il avait prévu. " L'homme des constructions savantes", voici comment je l'appelais et en plus, il trouvait amusante cette "appellation contrôlée", c'était son expression à lui.. Expression contre expression...

SYLVIA— Pourquoi me parlez de tout ça maintenant ?

PHILIPPE — Je ne sais pas...

SYLVIA— Philippe, ce qui m'importe c'est de savoir ce qui a pu justifier un tel geste, où ils ont pu aller, par exemple ? Un indice, une idée ?....

PHILIPPE — Vous ne trouverez rien..., ils ont effacé toutes les traces.

SYLVIA— Qu'en savez-vous ?

PHILIPPE — Je ne peux m'empêcher de penser à ça.

SYLVIA— A vous entendre, on croirait que leur disparition procède d'une décision.

PHILIPPE — Parfaitement !

SYLVIA— Quand on ne sait rien, on peut monter n'importe quelle construction. *Temps.* C'est difficile de vous comprendre... Alors, que faisons nous ?

PHILIPPE — Quoi ?

SYLVIA— Ces cahiers, vous acceptez de me les montrer ?

PHILIPPE — Vous m'embarrassez ?

SYLVIA— Que craignez vous ?

PHILIPPE — Rien, il n'y a aucun secret à percer. (*il s'interrompt, fait des bruits avec sa gorge et dans un souffle*) Tout ça est trop rapide... Il me faut un peu de temps...

SYLVIA— Pourquoi m'en avoir parlé ?

PHILIPPE — Je ne sais pas.

*Temps.*

SYLVIA— “Je ne sais pas”... J'attendrai...

PHILIPPE — Vous y tenez vraiment... ? *Temps.* J'accepte de vous les montrer mais à une condition..., vous ne les emportez pas..., vous les consultez à l'appartement.

SYLVIA— Chez vous ?

PHILIPPE — Oui. J'occupe l'appartement de la rue Ferrière.

SYLVIA— Vous vous êtes installé, là-bas...

*Temps.*

PHILIPPE — Sylvia, vous êtes inquiétante parfois..., vous parvenez à modifier votre regard et toute votre personne aussi quand vous vous montrez exigeante.

SYLVIA— C'est un peu rapide, on se connaît à peine.

PHILIPPE — Je suis sûr de ce que j'affirme. Vous ne vous voyez pas en train de regarder... *Temps.* Quand vous voulez venir ?

SYLVIA— Je ne sais pas... A la rue Ferrière...

PHILIPPE — Oui...

*Temps.*

SYLVIA— Je ne voudrais pas vous déranger.

PHILIPPE — Sylvia...

SYLVIA— Demain soir, par exemple ?

PHILIPPE — Volontiers..., mais acceptez de dîner avec moi...

SYLVIA— Pourquoi ? (*elle s'arrête sur cette question et l'observe.*) A quelle heure voulez-vous que j'arrive ?

PHILIPPE — Après la fermeture ?

*(Ils restent l'un face à l'autre et s'observent. Le noir descend lentement.)*

§

*L'appartement de la rue Ferrière. Reste d'un repas sur la table. Sylvia est au sol, les cahiers dispersés autour d'elle . Elle en ouvre plusieurs et s'arrêtent sur certaines pages. Derrière, en retrait, Philippe l'observe, sans broncher. Un long moment passe avant que Philippe ne se risque à parler.*

PHILIPPE — Vous n'avez rien trouvé.

SYLVIA— Non, pas une trace, pas un indice... Ce sont des notes sur la vie de votre famille, sur des sensations intimes... Un être plein de retenue, votre père...

PHILIPPE — Si vous l'aviez connu... Vous semblez fatiguée...

SYLVIA— Je me sens un peu molle, sans ressort... Je suis restée dans la même position. Le sang s'est immobilisé dans mes membres. *Temps.* Je vais rentrer.

PHILIPPE — Attendez, ne partez pas tout de suite... Restez encore un peu...

SYLVIA— Je suis fatiguée et déçue. Effectivement, il n'y a rien, Philippe...

PHILIPPE— Je le savais.

SYLVIA— Vous n'avez jamais songé qu'ils auraient pu être victime d'un accident, d'un crime, je ne sais pas.

PHILIPPE — Non... Trop simple...

*Temps.*

SYLVIA— Il n'aurait pas laissé ces cahiers...

PHILIPPE — Ca aussi, c'était prévu.

SYLVIA— Ne dites pas n'importe quoi, c'est insupportable.

*Temps.*

PHILIPPE — Alors ?

SYLVIA— Je n'ai rien lu, attentivement..., je me suis juste arrêtée sur quelques pages... Cette masse de textes est impressionnante... Je vais partir. Je ne voudrais pas vous déranger plus longtemps.

PHILIPPE — Non, vous ne me dérangez pas, au contraire. Ces cahiers...

SYLVIA— J'aimerais bien lire d'autres cahiers.

PHILIPPE — Pourquoi ?

*Temps.*

SYLVIA— Votre père écrivait souvent sur Mathias... Avec des mots simples, certains sont désormais inactuels. J'ai parcouru les premiers, ils parlent de votre enfance, de la maison de Sainte-Maxime, d'un voyage dans le Piémont.

PHILIPPE — Je me souviens.

SYLVIA — J'ai froid, tout d'un coup...

PHILIPPE — Je vais augmenter le chauffage.

SYLVIA— Non, laissez, je dois partir.

PHILIPPE — Non, je vous en prie, pas maintenant...

*Temps.*

SYLVIA — Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

PHILIPPE — Comment ?

SYLVIA— Vous ne m'entendez pas ?

PHILIPPE — Oui...

SYLVIA— Philippe..., que vous arrive-t-il ?

*Temps.*

PHILIPPE — Votre présence ici, m'embarrasse soudainement... C'est comme...

SYLVIA— Vous la souhaitez ...

PHILIPPE— Oui, c'est juste..., mais..., mais quand je vous ai vu entrer calmement, dans votre manteau, avec cet air détaché. Sans crainte... J'ai eu le sentiment que vous veniez me rendre visite sans que je vous attende... *Temps.* Je ne sais pas ce qui me prend...

SYLVIA— Que puis-je faire ?

PHILIPPE — Rien, mais ne partez tout de suite pas, je vous en prie... Laissez-moi m'habituer à l'idée que vous pouvez quitter ce lieu. *Temps.* Vous voyez..., je commence à aller mieux...

SYLVIA—Vous êtes blême...

PHILIPPE — Je ne vous vois pas...

SYLVIA— Je vais partir, il vaut mieux.

PHILIPPE — Non, surtout pas..., surtout pas. Maintenant que vous êtes là...

*Temps.*

SYLVIA— Vous n'avez pas eu longtemps à attendre.

PHILIPPE — Qu'en savez vous ? J'ai pensé à vous chaque jour... J'ai même quitté cette ville pour vous oublier, mais je n'y suis pas arrivé...

SYLVIA— J'ai aimé Mathias..., n'attendez rien de moi...

PHILIPPE — OUI, oui, j'accepte tout ce que vous me dites, mais ne partez pas tout de suite...

SYLVIA — Je ne pars pas..., j'ai envie de rester debout... Vous pouvez être effrayant parfois..., changer brusquement de visage, vous métamorphoser à vue d'œil. J'avais remarqué cela à Sainte Maxime. Quand nous sommes restés un moment dans le hall de la maison. (*un temps*) Si on pouvait se voir quand le visage tourne... Vous semblez brutalement habité par des pensées inquiétantes et pourtant je ne peux imaginer qu'elles me concernent...

PHILIPPE — Non..., non, ne pensez pas ça. Non... Devant vous je me sens comme un enfant..., effronté et fragile... Vous ne me connaissez pas.

SYLVIA— Je ne sais rien de vous...

PHILIPPE — La compagne de Mathias, la compagne de Mathias... *Temps.* Ils nous ont joué un tour étonnant, ils ont réussi à disparaître sans bruit, sans violence... Comme s'ils avaient besoin de ça pour que l'on croie à leur existence. *Temps.* Mathias m'a volé cette scène.

SYLVIA— Vous ne savez plus ce que vous dites

PHILIPPE — Non, ne croyez pas ça. Ils ont arrangé toute cette histoire, ils ont fomenté une disparition pour que l'on continue à se souvenir..., longtemps après...

SYLVIA— Arrêtez, vous me faites peur !

PHILIPPE— Non ! non ! Si je vous parle c'est parce que nous sommes *Temps.* Ils ont tout prévu, jusqu'à cette scène où nous sommes là en train de parler d'eux, de nous poser encore des questions...

SYLVIA— Je commençais à en sortir et vous êtes arrivé...

PHILIPPE — Nous n'en sortirons jamais.

SYLVIA— Vous avez des paroles définitives, mais elles ne sont rien, elles vous entretiennent, c'est tout !

SYLVIA— Que puis-je faire ?

PHILIPPE — Rien, surtout pas. N'intervenez pas, laissez les choses continuer, s'enrouler.

SYLVIA— Vous me faites peur, je vous sens capable de tout broyer en vous, de ne plus rien laisser en place.

PHILIPPE — Le processus de destruction est bien entamé, ils sont parvenus à le déclencher par ce silence extrême.

*Silence.*

SYLVIA— Quel âge avez vous, Philippe ?

PHILIPPE — Trente sept ans, depuis jeudi exactement. Je m'étais engagé à attendre le jour de ma trente septième année pour vous revoir. J'ai tenu parole !

SYLVIA— Quelle fragilité...

PHILIPPE — Vous aussi vous dites ça. Vous avez lu ça dans les cahiers.

SYLVIA— Non, mais il suffit de vous voir quelques instants

PHILIPPE — Vous dites ça parce que vous êtes forte, mais vous avez pris l'histoire en cours ..., vous êtes passée sur cette route et avez ramassé des morceaux .

*Temps.*

SYLVIA — Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai aimé Mathias.

*(un peu avant ces paroles, Philippe s'endort. Sylvia s'approche de lui, le considère de sa hauteur puis s'abaisse tout près du visage et l'observe. Le noir descend.)*

9

*(Des mois après, dans l'appartement de la rue Ferrière. Un autre éclairage une autre ambiance. Quelques meubles ont bougé, d'autres ont disparu. De nouveaux tableaux sont accrochés.*

*Sylvia est assise à une table et elle écrit. On entend sa voix pendant qu'elle écrit.)*

“De quels sorts joue-t-on ? Où les prendre ? Comment retourner en propositions ces questions ? En affichant une conduite générale, en repassant par de vieilles certitudes pour évaluer le parcours accompli ?

Stupéfiante l'impression de se sentir littéralement dévoré par son corps. On ne "machine" pas cette propriété du moi, on lui préfère l'absence ou mieux, le détournement. Oui. Se détourner du supplice en arrangeant le quotidien pour en faire un objet et courir à travers.

L'été ne parvient pas à sortir de l'hiver ; je ne parle pas des saisons intermédiaires, elles n'existent plus ou tout au moins, chacune de nos saisons est intermédiaire.  
Dehors, le vent est très violent, j'écris au travers du bruit haché qui s'engouffre par la fenêtre grande ouverte.

Le vent déjoue l'idée de continuité.

Je me retiens de parler, je m'avance de moins en moins au devant des discours entendus. Plus que tout, j'aime la figure de l'effacement.  
On attend à l'ordre lorsque l'on sait reculer le moment de parler.

*(Philippe entre avec des lettres et les apporte à Sylvia. Il se tient plus droit, sa voix est plus sûre aussi.)*

PHILIPPE — Il y a du courrier pour toi.

SYLVIA — Oui, si tu veux.... Encore des catalogues..., et cette demande de participation pour le Salon annuel du Livre ancien et d'occasion... Voilà près d'un an que je ne tiens plus la librairie et je reçois encore du courrier professionnel.

PHILIPPE — Le magasin n'a pas disparu.

SYLVIA— Mais il ne s'y passe plus rien.

PHILIPPE — Il y a toujours cette affiche sur la devanture — "Congé annuel"  
Même si cela fait près d'un an, on doit penser que tu es susceptible d'ouvrir à nouveau. Tu en as parlé autour de toi ?

SYLVIA— A qui ? Non j'ai fermé la librairie sans rien dire.

PHILIPPE— Pourquoi tenir ce magasin fermé ? Si tu n'envisages plus de travailler là-bas...

SYLVIA— Je ne pourrais jamais me résoudre à vendre ces murs et tous les livres que j'ai accumulés... Il m'arrive quelquefois, de m'y rendre l'après-midi et de regarder quelques ouvrages auxquels je pense ici. Je retrouve rarement ce à quoi je tiens, les textes sont différents, les couvertures aussi... Je reviens en me faisant une toute autre idée des maquettes, des reliures... Elles semblent avoir changé entre temps. *Temps*. Ces livres sont morts, et pourtant je ne puis me résoudre à les quitter. *Temps*. Tu rentres à midi ?

PHILIPPE — J'ai un rendez-vous à onze heures trente. Je ne sais pas combien de temps ça va durer ?

SYLVIA— Il n'y a plus rien dans le frigo.

PHILIPPE — On s'arrangera... On va au restaurant ce soir ?

SYLVIA— Oui..., si tu veux... Rappelle tout de même du café, des filtres et quelques fruits...

PHILIPPE — Entendu. *Temps.* Sylvia, je me demande comment tu peux rester, des semaines entières dans cet appartement .

SYLVIA— Tu reviens encore là-dessus. Je n'ai pas envie de sortir, Philippe... Je suis bien ici...

PHILIPPE — Il semblerait que tu attendes quelque chose ?

SYLVIA— Non, je n'attends rien ou plutôt si, j'attends les sorties et les retours de nos voisins, j'épie leurs bruits ménagers, leurs scènes quand tout éclate sans raison. Je me fais à leur rythme... Les maisons sont des mondes étranges le jour...

PHILIPPE — Tu ne cesses d'écrire pourtant...

SYLVIA— Et alors ?

PHILIPPE — C'est en noircissant des cahiers entiers que tu entends tout ça ?

SYLVIA — Oui, entre les lignes... Tu ne peux imaginer ce qui passe dans un immeuble tout au long d'une journée. Des bruits se mettent en place, des ambiances sonores s'organisent entre elles... Le silence est un mot du dictionnaire...

PHILIPPE — Je me demande encore ce qui t'a poussé à renoncer à ta librairie, ce qui t'a conduit à t'isoler ici pour écrire toute la journée sur ces cahiers que tu caches ?

SYLVIA— Tu voudrais savoir ce que j'écris ?

PHILIPPE — Pas un instant ! Ca ne m'intéresse pas, comme ce qu'écrivait mon père.

SYLVIA— Alors laisse moi faire et n'en parlons plus.

*Philippe sort. Et pendant que Sylvia se met à écrire, on entend en "off" la voix de Philippe. Il pourrait tout aussi bien rester sur scène pendant qu'on entend sa voix.*

Elle est arrivée à son trente huitième cahiers, elle ne cesse d'écrire, de remplir des pages et des pages, toujours de cette écriture fine, à peine lisible. Elle écrit toujours sur des rectos... "Je ne veux pas écrire derrière une autre écriture", me dit-elle. (*un temps*) Que fait-elle quand je suis absent, écrit-elle réellement tout le jour..? Je crois qu'elle s'interrompt dès que j'arrive et me rejoint au salon pour m'empêcher de pénétrer dans sa chambre... La chambre d'écriture...

Voilà quatorze mois que nous partageons ce lieu : elle dans la chambre de père, moi dans celle de Mathias... Nous avons passé un contrat pour ne plus prononcer ces deux noms. Ils sont annulés...

Nous avons décidés de leur mort comme d'autres ont décidé de ne plus se poser de questions sur l'origine du monde.

Ils sont morts...

*(un temps)*

Je n'ai jamais osé lui demander l'entrée de sa chambre la nuit, elle ne me le permettrait pas. Nous n'avons jamais parlé de ça non plus. Elle a pris cette place là-bas dans la chambre, elle s'est

installée dans cette maison sans prévenir, je ne sais même plus comment ça s'est passé. Mais je sais intimement que je ne pourrais plus vivre sans elle à présent.

*(un temps)*

Elle tient la ligne. Elle marque des temps.

Elle continue à écrire, elle poursuit ce Journal qui est à elle aujourd'hui.

Parfois en l'imaginant en train d'écrire, il m'arrive de penser à ce commentateur qui fonda toute son œuvre sur les écrits d'un philosophe, il en était devenu le spécialiste reconnu, pourtant il eut l'audace de dire un jour que le meilleur que l'on pourrait écrire sur ce philosophe ne viendrait pas forcément d'un spécialiste... Il parlait de lui sans se nommer... Elle écrit pour moi...

*(un temps)*

Le salon, est le seul lieu avec les toilettes et la salle de bain que nous partageons dans cette maison. Elle me rejoint et demeure silencieuse de longues minutes. Sait-elle que je l'observe ? Je ne sais pas au juste.

Elle écrit, elle écrit sans discontinuer... Que peut-elle raconter dans ces pages alors qu'elle n'a plus aucune vie sociale, alors qu'elle s'est installée dans l'immobilité...

Faudra-t-il qu'elle disparaisse pour que je lise ses cahiers.

*(La voix de Philippe s'éteint et fait place à la voix de Sylvia , pendant qu'elle écrit et lève les yeux entre les fragments.)*

J'ai dans la tête , bien des façons de me comporter ; je sais aussi que je suis capable d'inventer mille petites solutions de remplacement, mais ces projets me lâchent très vite car je me porte loin.

Je m'habitue à peine à des lieux, à des personnes, à des objets que déjà , l'envie d'en reconstruire d'autres me saisit. Pourtant, je sais qu'il est possible de simplifier l'existence jusqu'à la rendre immobile. C'est ce que j'ai réussi...

Loin derrière, comme isolé dans le fond, il se retourne et me défie.

Accueillir de nouvelles sensations, me soumettre à des ordres inédits.

Ici, un faux silence préside et me condamne.

Les mots sortent d'avance et s'attirent l'un l'autre.

Plus je rencontre des mots rares, moins je retiens leur spécificité. Résistance qui me pousse à harceler des forces dernières, à traduire une langue par une autre dans une espèce de décision infantile.

Confusion des sentiments. J'éprouve souvent le désir d'annoncer des partis pris puis de m'en défaire. Mathias ne comprendrait pas.

Il affirme un retard et me prie de ne pas y croire. Je refuse.

Parfois, il me semble que je pourrais de nouveau apparaître, m'agiter, créer mais aussitôt je verse dans l'indifférence.

(Pourquoi ?) Quand le point d'interrogation est loin de la question proprement dite, j'ai quelque peine à le tracer en bout de phrase. (?)

Oui, Pourquoi ?

*(la musique avance puis envahit tout l'espace sonore.)*

**La diction sera lente, mesurée, elle ne versera pas dans un réalisme de circonstance, pourtant cette lenteur réclamée n'absentera pas la vigueur. Il faudra entendre le texte, c'est-à-dire, ne pas l'avalier dans le jeu interlocutoire qui fonde les "relations humaines...". La place des silences, des temps entre, permettra aux sens de rester suspendus à la fin de certaines phrases.**

**Une musique répétitive, de Phil Glass par exemple, serait bien venue. Elle borderait le texte, les voix sans les couvrir.**

